

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA. ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 143

OTTAWA, JEUDI 16 JUILLET 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Voyage en Egypte PAR THEODORE CAHU

Près des fontaines, d'énormes tas de paille que les fellahs réduisent presque en poussière avec des nags, sortes de cadres en bois garnis de nombreuses roues coupantes en fer. On éraie la paille en cercle. Deux buffles traînent la norag jusqu'à ce que la paille soit hachée. Les fellahs prétendent que leurs animaux ne voudraient pas la manger sans cela et maigriraient. On leur a prouvé le contraire, sans parvenir à les convaincre. Pas plus que l'on n'a réussi jusqu'à présent à leur démontrer l'avantage des machines à battre. Ils préfèrent les briser, plutôt que de s'en servir. Ce sont des machines construites par le diable. Elles portent malheur.

Nous sommes sur l'emplacement de Memphis d'où dépendaient Sakkarah et le Sérapéum d'Apis. De cette ville qui comptait sept cent mille habitants, on peut dire qu'il ne reste presque rien, à peu près ce qui reste de Carthage, que je visitais en décembre dernier.

Son emplacement longtemps ignoré, découvert à grand-peine par les savants lors de l'expédition d'Egypte, est aujourd'hui couvert de palmiers ou transformé en déserts, au milieu desquels on rencontre quelques statues mutilées, des monnaies informes de décombrés; et cependant, sur ce sol désert ou désolé, s'élevait jadis une de ces cités merveilleuses, dont les proportions et les monuments gigantesques font paraître bien petites les plus vastes constructions modernes.

Adossé contre un palmier, fermant à moitié les yeux, quel mirage peut avoir celui qui sait regarder !

Sous ce ciel vibrant et embrasé, la nature transfigurée par l'imagination flamboie et crépite comme une fournaise. La cité sort de ses ruines, en reprenant ses splendeurs altières d'autrefois. Les maisons se peuplent, les temples colossaux se remplissent d'une foule priante ses divinités : Ptaha, Irai, Hathor, Isis, ses Apis; — on songe à Joseph gouvernant la ville, à la naissance de Moïse, et dans tous ces souvenirs, qui trouble agréablement la certitude de faire dans un instant un bon déjeuner avec les provisions apportées, de boire frais, grâce au bloc de glace que porte enveloppé dans de la laine un de nos ânes, on retrouve sous les leurs sanglantes du soleil le poignant emblème de l'existence où l'arrière pensée de la mort se mêle toujours au doux enchantement de la vie.

Pendant la saison, il faut se hâter, si l'on veut déjeuner devant une table, à l'ombre, assis sur un banc de bois, sous le portique de la maison construite par Mariette, quand il surveillait les fouilles. Les caravanes sont nombreuses et la place est restreinte. On peut tenir une douzaine au plus.

En ce moment, il fait trop chaud. Nous sommes les seuls touristes... A nous la maison de Mariette... L'ancien domestique du savant, un vieil Egyptien, la garde avec deux ou trois autres fellahs. Il se met à notre disposition, et quand nous le prions de nous donner de l'eau pour nous débarrasser, il nous apporte un liquide gluant, noirâtre, si horrible que nous débouchoons des bouteilles d'eau minérale afin de faire nos ablutions.

Et voilà l'eau bue par ces hommes qui vivent dans cette maison isolée, accroupis la plupart du temps sur le sable, ne faisant rien, rien, rien, que contempler le soleil, se brûler au soleil et dormir.

Avant de déjeuner, pendant que mon drogman étale sur la table les journaux en guise d'assiettes, débouche les bouteilles et tire les provisions des outifins, nous allons visiter le Sérapéum d'Apis et le tombeau de Té. Si nous attendions, nous n'aurions certainement plus l'énergie de marcher dans le sable, sous le feu du ciel. L'irrésistible besoin de dormir s'emparaient de nous. En file, nous marchons derrière

le vieux domestique de Mariette qui nous fait l'honneur de nous conduire lui-même, et nous arrivons à la petite nécropole des Apis, dont les approches recommencent à s'ensabler.

Munis d'une bougie que chacun de nous porte à la main, nous pénétrons dans le souterrain, ne gardant comme vêtements que le pantalon et la chemise, car une lourde chaleur vous étreint aux premiers pas. Ce n'est même pas le seul désagrément. A peine sommes-nous entrés, que des milliers de petits cris aigus nous accueillent. Nos lumières ont réveillé des bandes énormes de chauves-souris accrochées aux voûtes et qui se mettent alors en mouvement, tourbillonnant au-dessus de nos têtes, nous frôlant constamment de leur ailes, prenant dans leur ombre, pointée de pâles lueurs vacillantes des apparences de bêtes énormes.

Le souterrain a deux cents mètres de longueur et possède vingt-quatre sarcophages, placés de chaque côté dans des excavations creusées à même le roc. Nous nous arrêtons au premier.

Lors de l'inauguration du canal de Suez, lorsque le fassieux Ismaél fit à l'impératrice Eugénie cette réception, dont la note à payer s'éleva à plus de 100 millions pour l'Egypte, l'impératrice entra dans le sarcophage pour y boire un verre de champagne. Nous y entrons à tour de rôle, mais le champagne nous manque.

Que l'on se figure un bloc en beau granit de Syène, ayant quatre mètres de hauteur sur cinq mètres de large. L'épaisseur des parois est de soixante centimètres, et l'on estime que ces immenses monolithes pèsent au moins de 60 à 80,000 kilos.

Mariette Bey essaya d'en sortir le plus petit. Malgré tous les efforts des instruments connus, il ne parvint qu'à tirer le couvercle un peu dans le couloir.

Comment ces blocs ont-ils été placés en cet endroit ? Par quels moyens ? Quelles machines ont été employées ? Personne ne peut répondre. Et ce qui rend le problème plus indéchiffrable, c'est que, forcément, ces sarcophages ont été apportés par les souterrains. La voûte est le roc même et l'excavation où ils sont placés est si étroite, qu'un homme peut à peine circuler autour de chaque bloc.

Quand nous fûmes à l'extrémité du souterrain l'un de nous, resté à l'autre bout, alluma un fil de magnésium. Il est difficile d'exprimer avec justesse le caractère grandiose que prennent alors ces tombes, se dardant sous l'éclat du magnésium, suivant leur rapprochement de la lumière, se nuancant de blanc, se rassurant si s'enfoncer, sous terre, quand il y avait des interminables dans notre solitaire.

Chacun de nous gardait le silence, troublé seulement par le sifflement continu des chauves-souris qui passaient et repassaient affolées. On regardait, et dans mon esprit, j'ai conservé le souvenir d'une des évangélistes si puissamment rendues par Gustave Doré.

Près de là, se trouve le tombeau de Té, un haut fonctionnaire, chef des portes du palais et commandant des protées... et de sa femme Nefer-Hotep, palme ou déesse d'Amour. Je le cite parce que l'on considère ce tombeau, qui comprend une cour, convertie de fines sculptures et plusieurs chambres dont les parois sont garnies de stèles remarquables, comme le plus beau monument de cette époque.

Si la légende qui nous montre Louis XV recommandant à son petit-fils de passer dans une certaine galerie de tableaux avant de pénétrer dans la chambre nuptiale de Marie-Antoinette est vraie, on peut regretter qu'il n'ait pas connu le tombeau de Té. Il se serait égaré la dépense des tableaux et il eût fait connaître au futur roi de France, par les stèles de Té et de son épouse tout ce qu'il fallait aux Egyptiens pour être heureux de leur temps et comment il s'y prenait pour éviter la fin du monde. Il ne parait pas y avoir une grande différence avec ce qui se passe de nos jours.

présence du Caire apparaissant dans le lointain entre deux dunes de sable, et pour faire la sieste, puis nous repartons par un autre chemin. Nos ânes se sont reposés en plein soleil, nos âniers à l'ombre de leurs ânes. Les bêtes n'ont rien mangé, leurs conducteurs ont avalé quelques concombres et les restes de notre déjeuner, des miettes, car nous étions affamés.

Ils ont déjà parcouru une vingtaine de kilomètres et vont encore en faire autant. Mais, dans ce pays, ânes et les fellahs sont d'une sobriété incroyable. Les ânes vivent d'un peu de paille hachée qu'on leur donne matin et soir; quant aux fellahs, leur nourriture se compose de pain de doura mal levé, de fèves cuites à l'eau, de concombres, de dattes, de pastèques et de feuilles de laitue mangées telles qu'elles. Quand on leur donne une piastre, ils ont de quoi vivre pendant deux jours.

Lorsque nous arrivons au Nil, après deux heures de marche, ceux qui sont en tête surprennent un groupe de femmes en train de se baigner, dans une nudité qui ferait sensation même sur nos plages les plus bryuyantes. Elles poussent des cris d'effarement, se précipitent sur leur longue blouse de confection et, malgré mes prières, malgré l'offre d'un gros baschisch, je n'ai pas pu les décider à reprendre leurs ébats. J'aurais souhaité les photographier. Il y avait, au milieu d'elles, deux gros buffles qui se baignaient, leurs têtes seules émergeant de l'eau. C'est été fort intéressant à voir... en photographie pour des Parisiens. J'ai dû me contenter de prendre une bande d'âniers perchés, huchés sur un vieux tronc de palmier au bord du fleuve. Ne connaissant pas l'usage du peignoir, ils se séchaient au soleil.

Les femmes fellahs en Egypte ont peu l'usage du voile... sérieux et pas du tout l'habitude de la réclusion comme en Turquie, ou même comme les Algériennes et les Tunisiennes. Elles se borborent, quand on les regarde de trop près, à attirer un peu leur yabreh sur la moitié de leur visage.

Cette habitude qu'ont les femmes d'Orient de se voiler la figure n'est pas l'effet d'une prescription religieuse. Ce n'est pas nous plus, comme on le suppose trop souvent en Europe, une précaution contre la jalousie. C'est tout simplement une convenance, une raison de vanité, de comme il faut. Il a toujours été d'usage en Orient de se laisser voir le moins possible. En Perse, autrefois, on n'adressait la parole aux rois et aux grands qu'à travers un rideau. Il fut entendu un jour qu'une femme distinguée, de belles manières, devait se tenir à l'écart et ne pas se montrer publiquement.

Pendant longtemps, Mahomet ne changea rien à la vieille liberté des relations; mon savant ami et très aimable confrère, Henri de Bornier, pourrait l'affirmer. Les femmes — celles de Mahomet — se mêlaient volontiers avec les musulmans. Quand le prophète devint un grand personnage, il se conduisit comme plus tard Napoléon devenu empereur, il fit prendre autour de lui des habitudes conformes à son nouveau rang. Il copia les grandes manières orientales.

Dés lors, les femmes se voilèrent et s'enfermèrent. Cette mode gagna les villes, puis les petites gens eurent honte de se distinguer des grands et des riches, et l'habitude entra dans les mœurs, à ce point que les femmes copistes, chrétiennes, levantines ou grecques s'y soumettent pour se conformer à l'usage. En réalité, le Koran ne fait mention ni du voile ni de la réclusion.

Nous franchîmes le Nil sur une grande barque plate, aux voiles triangulaires, qui marchait avec une majestueuse lenteur; sur le sable, en débarquant, pour nous donner le courage de parcourir encore sept ou huit kilomètres de désert qui nous séparaient d'Héliouan dont nous apercevions les maigres minarets, — des chandelles recouvertes de leur éteignoir, — nous fîmes une halte.

Il nous restait de la glace du rhum et de sucre. Nous bûmes frais sur

les bords du Nil en plein désert. Cela nous sembla d'autant meilleur que ce n'est pas ordinaire, je vous assure.

A Héliouan, aux sons de l'orchestre militaire du Casino, nous nous séparâmes de nos ânes et des âniers pour prendre le train, non sans reconnaître une fois de plus l'habileté commerciale du mon le juf qui a créé en cet endroit, en plein désert, une ville d'eau.

C'était simple cependant il fallait du génie pour réussir. Il y avait là une source d'eau sulfureuse. On a construit des bains, un casino et quelques villas. Les malades ne venaient pas, les fondateurs se sont dit qu'il fallait attirer les gens bêtes portés, ils ont bâti un palais, l'ont offert au vice roi, auquel ils remettent, affirmant, un généreux baschisch chaque année, pour qu'il vienne habiter pendant un mois la nouvelle ville.

Aussitôt les villas sont sorties de terre. La cour s'y fixait, la mode y appela les riches commerçants, les pachas, les oisifs. Le Khédive donna pour rien le terrain — un désert — à la condition de bâtir, mais avec défense de planter des arbres. Son Altesse prétend que les arbres attirent les moustiques. Ce n'est ni gai, ni joli, une ville sans verdure.

Les grandes pyramides de Giseh, aux pieds desquelles se dressent les deux tours, sont moins dignes à payer. Une heure et demie de voiture, sur une route superbe ombragée de sycomores, animée par les scènes de la vie rustique, et l'on arrive au pied de ces immenses accumulations de pierres, dont la moindre pèse plus de trois millions de kilogrammes. L'ascension est pénible. Deux bédouins vous tirent, deux autres vous poussent. On arrive sur le petit plateau supérieur large d'environ 10 mètres, en nage, haleant; si l'on regarde bas, le vertige vous prend, car on se sent protégé par le toit et le parapet n'est pas plus haut que d'un bras.

Nous eûmes la bonne fortune de nous trouver là au moment où le fils du vice roi y arrivait en mail-coach, pour se rendre au Caire. La tribu des bédouins, gardiens des Pyramides, était au grand complet, morte à cheval, en grand costume, les burnous flottants, des mochoirs multicolores noués au canon de leur long fusil, prêts à faire une fantasia, moitié accroupis au soleil, simplement vêtus de leur longue chemise blanche.

Et ce jour-là, une vingtaine environ, sur un signe de Son Altesse, se mirent à escalader l'immense Pyramide. Le premier revenu devait avoir une récompense. Nous eûmes alors le spectacle d'une ascension délicate, mais qui se termina avec une rapidité véritablement vertigineuse. Ces hommes volaient en l'air, ils s'accrochaient s'élançant, bondissant et retombaient comme des singes. Le premier revenu au point de départ avait mis moins de dix minutes pour escalader et redescendre. Cette Pyramide a 143 mètres de haut.

A côté, se trouve le grand sphinx dont les photographes sont exposés partout, colossale reproduction dans un seul bloc de rocher, long de cinquante mètres, d'un lion accroupi sur ses pattes, et la pyramide de Khephren presque aussi haute que celle de Cheops. Son sommet est pointu et sur une partie de son côté, il y a encore le riche revêtement d'airâtre qui jadis la recouvrait du haut en bas. Je me suis dit, en voyant cela, que j'aurais voulu passer un jour à l'ombre d'un tel monument.

Aussi, de retour à l'hôtel Royal, après un déjeuner reconfortant, malgré la chaleur accablante et l'impérieux désir de faire la sieste, je remonta à l'âne, n'ayant pas de temps à perdre, et en route pour Gizeh. Mon ânier trois derniers moi et porte mon appareil photographique, qui me joue un tour fort amusant à marche indigène, lequel se tient tout le jour à peu de distance du pied de Kasri Nil.

J'avais mis pied à terre pour photographier les pyramides quelques groupes. Je marchais, afin de choisir le meilleur moment, quand je fus supplé par quelques Egyptiens, hommes et femmes et une jeune fille. L'enfant gonflait la joue, crachait

par terre, se frottait les doigts dans la bouche, les femmes montraient mon appareil en me suppliant, les hommes me battaient les mains... Tous me prenaient pour un arracheur de dents, et me suppliaient de débarrasser la petite fellah d'une molaire très douloureuse. Je ne puis leur faire comprendre qu'ils se trompaient, mais je partis cependant au milieu des salutations et des remerciements, car pour me débarrasser de leurs prières, je distribuai quelques piastres.

Au Louvre, le profane qui parcourt le musée égyptien regarde dédaigneusement les sphinx, les statues, les sarcophages et passe sans s'arrêter. Au Caire, il est impossible de ne pas rester des heures à contempler devant toutes les merveilles artistiques de l'ancien musée de Boulaq, aujourd'hui transféré au palais de Gizeh.

Forcément, il faut s'exclamer, l'estasier devant ces statues, ces sculptures, ces monuments funéraires, ces bronches, ces vases, ces bijoux, qui datent de plusieurs milliers d'années et dont il n'y a la délicatesse, le travail si curieux sortent du modèle de nos jours, et troublent le savoir de nos artistes.

En visitant la salle où sont exposés les bijoux, j'ai eu la primeur d'un bracelet qui fera fureur l'hiver prochain à Paris. Un dessinateur, envoyé par un grand joaillier du Palais Royal, copiant un ravissant bracelet en or couvert d'hieroglyphes et datant du XVIe siècle, avait été surpris par un jeune homme d'Israël. Il sera prochainement dans les vitrines parisiennes, et les bijoutiers les plus habiles du monde feront donc le bijou qui ornait le bras d'une reine égyptienne, il y a quatre mille ans.

Ce qui m'a le plus frappé dans ce musée, moi qui suis un ignorant, mais attiré par une réalité un peu plus que par la deduction scientifique des objets ou des choses, ce sont les momies. Et parmi les momies, principalement celles de Rhamsès II, le grand Sesostris, et de Nasr Ta Neb Acher, fille de Ptahhotep III, du XIe siècle, l'ancienne veuve de son mari, l'autre âge soutenu de trois mille ans.

Celle de Rhamsès fut découverte il y a peu de temps. On l'a reproduite dans les journaux illustrés. Elle est dans un état de conservation inévitable. Le grand Roi est tel, sa tête, son visage, la chevelure, les restes, les points encore si parfaitement intactes, que l'on se demande, s'il n'est pas mort hier.

La Rome possède encore ses cheveux blancs, le globe de l'œil est plein. Positivement, le plus grand des rois, la nuit, res et se voit dans cette salle sans une grande lumière. Il lui semblait que ces momies vont sortir de leur vitrine, marcher, que le roman de Flaubert et Gauthier n'est plus une fiction, que ce puissant Roi, maître jadis de la vie d'un peuple, se réveille et se lève, se pare de ses vêtements royaux et reprend son pouvoir suprême. Il y a de quoi frapper l'imagination la moins exaltée... Et quelle chute... quel exemple de fragilité humaine !

Avant d'être plus que mort, il y a eu des plus puissants rois du monde, pour devenir six mille ans plus tard un objet de curiosité, tout comme un lapin em, ailé!

A ces richesses d'un musée unique au monde, M. Frébaud veut ajouter de merveilleuses trouvailles qui sont un champ d'étude pour les érudits. Cent soixante-trois momies des grands prêtres, d'Annon, plusieurs centaines de papyrus et de objets mobiliers, écrits ou fabriqués il y a mille ans.

Le savant égyptologue a fait comme Laverrier à la fin du siècle dernier, concernant la dévotion panthe. A force d'étudier les habitudes des anciens, il a annoncé à l'avance, et avant d'avoir entrepris ses fouilles à Thebes, le résultat qu'il attendait.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche

AMORCEMENTS DE SALON, DÉTAILLE A MANGER, DE TAVANCA, BOUCHEZ DANS TOUTS LES GENRES ET TOUTS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND

Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER 159 Rue Bank Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines 234 rue Wellington. Agents des célèbres fournaies "Superior Jewel"

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. Bien Criblé et Tamisé.

O'Reilly & Heney Bloc Russell, Rue Sparks.

JONG D'ORSOLIDE 25c. pour un Jone vaut \$2. Ce jone est fabriqué d'une matière métallique qui résiste à la chaleur, à la pression, à la traction, et est garanti à toutes les températures.

W. BAKER & CO'S Breakfast Cocoa. Doublé Perles de l'Inde, est extrait, est Absolument pur et est soluble.

Pas de Chimiques sont employés en sa préparation. Il est plus que trois fois plus fort que le cacao mélangé avec l'arrow-root, ou du sucre; c'est aussi plus économique, coté santé qu'en son la tasse. Il est délicieux, nourrissant, et fortifiant.

ISLAND HOME Stock Farm, Grosse Ile, Wayne Co., Mich. AYAGE & FARMUM, Farmington.

Percheron Horses. All stock selected from the get of sire and dam of established reputation and registered in the French and American stud books.

W. BAKER & CO, Dorchester, Mass.

DE ANTE DE- PONS CHEZ- phy & Cie. erges. onpas. at nets. nghams. nambrays. achemires. il s de Robes. ifes pour Robes Cor- ifes pour Robes de entelles. roderies. ubans. NS MONT ETE VEN- REILS PRIX. phy & Cie. Sparks, Ottawa, quez pas cette Gran- pons, c'est de Far- J. M. & Cie. NEAU Saint-Honoré, Paris. L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie. Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer. (La Peau, le Linge, le Papier à Lettres, etc.)

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE

LE CANADA

Journal Quotidien du soir

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Journal Hebdomadaire à 16 pages

BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex

OTTAWA, ONT.

Jeudi 16 Juillet 1891

ECHOS DU JOUR

La santé de M. Blaine s'améliore.

Les assassins de Bitcheloff, ont été arrêtés hier.

Le gouvernement italien a réduit les appointements de ses ambassadeurs.

Le Critique dit que Lightfoot n'a pas été suspendu.

L'enquête Tarz et McGreevy a été continuée ce matin.

L'empereur d'Allemagne a quitté l'Écosse hier, en route pour le Canada.

L'échevin Jeannotto s'est fait baller de ce temps-ci aux reporters de Montréal.

M. Wm. Moffat, de Pembroke, a été nommé shérif de Renfrew.

L'hon. M. Marier et l'hon. M. Shehyn arrivèrent à Québec dimanche matin à bord du *Perislan*.

M. Chaney voyagea de nuit New York hier, pour un voyage de deux mois, en Europe.

Les dernières dépêches reçues de Denver (Colorado), annoncent un soulèvement général des sauvages. On dit que plusieurs blancs ont été massacrés.

Les délégués, réunis en convention à Cleveland, (Ohio) se sont déclarés en faveur de relations commerciales plus étendues entre les États-Unis et le Canada.

On mande de Memphis que le juge J. A. Warden, qui était accusé d'avoir assassiné son gendre, s'est suicidé la nuit dernière en se brûlant la cervelle.

L'hon. M. Tallon est arrivé hier à Ottawa, à la tête d'une députation qui s'occupe du projet de pont entre Montréal et Longueuil.

M. Gladstone a déclaré qu'il n'avait jamais en l'intention de se retirer. Au contraire, il veut vivre aux côtés de la lutte acharnée dans la prochaine campagne électorale.

M. McShane se fait interviewer par les reporters de Montréal, au sujet de son entrée prochaine dans le cabinet Mercier. Naturellement, il refuse de répondre à ces questions impertinentes.

La France en vient à une entente avec la République de Haiti, au sujet de l'expédition de M. Rigault. Le gouvernement français a consenti à payer l'indemnité exigée par la France.

L'ÉLECTEUR a atteint hier sa deuxième année.

L'ÉLECTEUR et le GLOBE sont aujourd'hui les deux grands journaux les plus influents du parti libéral.

Nos félicitations au confrère.

Des dépêches annoncent qu'une violente tempête a causé de grands dégâts dans la partie centrale du Missouri, pendant la nuit de lundi à mardi.

Près de Salsin, un nommé Dillard a été tué par la foudre et sa femme a été blessée gravement. A Ford's Creek, près de Clinton, une trombe a fait déborder la rivière sur la voie du chemin de fer du Texas. Clinton, et Springfield ont été beaucoup endommagés. Les champs, en différents endroits, ont été dévastés par la violence du vent.

ENTENDONS-NOUS BIEN

Vendredi dernier, dans un article intitulé : "La démocratisation" nous exprimions notre opinion sur le rouage administratif de certains départements publics, à Ottawa.

Jamais un article de journal, croyons-nous, n'a créé autant d'émotion et n'a fait une sensation aussi grande par tout le pays.

Le télégraphe la transporta partout et le lendemain, les grands journaux du matin reproduisaient nos explications sur notre opinion exprimée sans prétention, mais avec notre franchise habituelle.

Ensuite sont venus les commentaires. Le cadre restreint de notre journal ne nous permet pas de relever les appréciations de tous les journaux, le nombre en étant trop grand. Nous désirons simplement dire un mot à l'adresse de nos confrères du GLOBE et du MAIL, qui ne semblent pas avoir saisi exactement le fond de notre pensée.

Pour les résumer avec précision : ces deux grands journaux ont prétendu que : "Le Canada" était l'organe de et inspiré par Sir Hector Langevin, et que par les accusations portées "Le Canada" visait les départements de M. D'Alton et de M. Chapeau.

Combien de fois n'avons nous pas dit et n'avons nous pas prouvé manifestement que "Le Canada" n'était l'organe d'aucun parti, d'aucune faction et d'aucun ministre.

Nous ne puissions pas au delà de nos inspirations. L'opinion que nous exprimions est la nôtre, pleine et entière, dite franchement et carrément, sans subir l'influence de qui que ce soit.

La presse n'est pas unanime à nous croire l'organe de Sir Hector Langevin, car dernièrement encore, La Tribune nous donnait comme organe de M. Chapeau.

Les deux grands journaux de Toronto appuient leur prétention sur le fait, que nous avons refusé de croire à la culpabilité de Sir Hector

La Royauté Troublée

Nouvelle ren-contre chilienne

L'ASSASSIN DE CHOLLET

Edison gagne son procès

INCENDIAIRES A NEW-YORK

Lettre d'adieu de Dom Pedro

ELLE SE NOIE AVEC SES ENFANTS

Bataille Sanglante

NOUVELLES DE PARTOUT

LA ROYAUTE TROUBLEE

Berlin, 16 juillet.—La joie avec laquelle nous arrivons de Bucharest, et fait que nous vivons dans un drôle de temps pour que ce soit dans les Cours que l'on retrouve encore des histoires d'amour!

A plusieurs reprises, les journaux allemands ont chargé de mener le prince Ferdinand de Hohenzollern, neveu et héritier présomptif du roi de Roumanie, avec les princesses nubiennes dont il est marié dans le monde politique d'un mariage avec la princesse Marie d'Edimbourg, petite-fille de la reine Victoria, ayant Mlle Helene Vaccareo à sa gauche, et le prince Ferdinand en face d'elle, en posture de fiancé ainsi à accompagner sa future.

Et voyez passer cette royauté, on se raconte des histoires de demoiselles d'honneur renvoyées, avec plus ou moins d'égards, et se demandant si le roi souffrirait des jets d'eau à l'échiquier. En tous les cas, on disait ouvertement que le prince Ferdinand se rendrait comme un élément nuisible à la demoiselle d'honneur.

On s'est dit le public n'avait pas tort, car le petit roman imaginé et esquisé par les journaux allemands, et passé de la période des aveux, confidences et protestations de sang innocent au royaume, à celle des propositions officielles. Il y a trois jours, le roi a sonné à cet égard M. Lacar, ministre de l'Intérieur et chef du parti conservateur, actuel au pouvoir. Le conseil des ministres, qui s'est longuement occupé de la question, se refuse à voter la proposition de mariage qui lui a été soumise.

En première vue, un mariage avec une Roumaine semble de nature à donner au futur roi de Roumanie une popularité qui (surtout depuis la constitution d'un docteur de la Couronne sur les terres de l'Etat) fait défaut aux Hohenzollerns, le monde sans épithète et le monde politique de l'Angleterre à l'égard de ce prince.

Dans le monde, on se demande si dans les anciennes familles "graves" Stirling, Bilsco, Cantanque, Ghika, Stourdza, etc. on ne trouve pas une jeune personne qui ait plus de titres que Mlle Vaccareo à représenter l'élite de l'aristocratie roumaine, sans aucun préjudice pour le prince. Les politiciens rappellent quel effort de patriotisme il a fallu, il y a vingt-cinq ans, pour faire accepter, comme seul moyen de salut, un terme aux compétitions des boyars, la sélection d'un prince étranger, d'un souverain qui n'avait pas la moindre attache avec aucune grande famille roumaine.

Mais ce sont là des raisons d'Etat qui répugnent à l'imagination romantique de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Mlle Vaccareo, dont l'Académie française a couronné un recueil de vers, la Roumaine affective à appeler sa demoiselle d'honneur, montera à la Couronne, et elle aura inventé le mot "ma reine", très affectueux sans doute, mais exclu jusqu'ici du langage des demoiselles d'honneur.

Elle sera princesse, et ce n'est pas un titre qui se passe par le feu. C'est donc elle qui a encouragé le prince Ferdinand à trouver Mlle Vaccareo belle et à publier qu'elle est son amour de deux ans.

Il est intéressant de noter que l'ancien prince de Prusse, le corps d'un individu qui après l'accomplissement des formalités officielles, on envoyait à la Morgue. L'agresseur, qui avait été déposé par le roi, avait été donné à Alfred Robert, on crut reconnaître dans le nôtre assassin d'Eugène Chollet.

M. Goron fut immédiatement prévenu et M. Bertillon, directeur du service anthropométrique, reçut mission d'aller vérifier si y avait bien identité entre Robert et Chollet, ce qu'on venait de reprocher. Il n'y avait pas d'erreur possible, le corps était bien celui de l'assassin. Le grand étonnement est comme existant au-dessous de la lettre inférieure, à droite, existait sur le visage du cadavre et l'empreinte de la main de Chollet. En outre, dans une des poches du vêtement, on avait trouvé un mouchoir ayant appartenu à Chollet et marqué de ses initiales.

Dans la soirée, le frère de la victime, Louis Chollet, et le patron de Robert ont déclaré reconnaître dans le cadavre qu'on leur présentait.

On pense qu'il a été jeté à l'eau, aussitôt après avoir commis son crime.

SE NOIE AVEC SES ENFANTS

BRUXELLES, 16 juillet.—Un drame épouvantable a eu lieu à Laeken.

La femme Rogge, âgée de trente-cinq ans, demeurant rue des Oiseaux, à Schaerbroek, a disparu de son domicile le samedi soir vers six heures. Dans un état de fièvre puérile, la malheureuse s'est rendue directement au canal de Willebroeck à Laeken, où elle a lié ses deux jeunes fils, Adrien et Léon, âgés, le premier, de quatre ans et demi, et le second de trois ans et demi. Puis, tenant son plus jeune enfant, Henriette, âgée de trois semaines, elle s'est précipitée dans le canal. C'est là que ce matin un habitant de l'Allée Verte la trouva flottant à la surface de l'eau.

Les deux petits garçons étaient encore liés à son corps. La petite fille n'a pas été retrouvée.

Les cadavres ont été déposés à la Morgue communale. Le parquet s'est rendu sur les lieux.

Il y a douze jours, la femme Rogge, dans un accès de fièvre puérile également, a cruellement frappé et mortu un enfant, son premier mariage de son mari.

UNE RIXE SANGLANTE

GRENOBLE, 16 juillet.—Aucun rixe qui a éclaté cette nuit dans un café de la banlieue, fréquenté par des étudiants, le nommé Liéris, âgé de vingt-trois ans, ouvrier maçon, originaire de la province de Fagne, a reçu deux balles, dont l'une dans la région lombaire. On désespère de le sauver.

LA QUESTION DE TERRE-NEUVE

LONDRES, 16 juillet.—Une communication a été adressée par le Foreign Office au gouvernement français à l'égard du délai que met la chambre des députés à approuver l'entente concernant l'arbitrage pour le différend de Terre-Neuve.

Les députés ont décidé d'ajourner le 23 de ce mois; Lord Salisbury invite donc M. Ribot à activer la solution de cette question, afin de pouvoir régler le différend d'un maître définitif. M. Ribot aurait, paraît-il, répondu qu'il refuse actuelle le peuple français était très fier de l'attitude de l'Angleterre à l'égard de ce différend, et qu'il serait tout à fait inopérant de son côté, en ce moment, la question de Terre-Neuve à la chambre des députés.

L'affaire en est là; il y a peu d'apparence que les Terre-Neuviens puissent espérer la moindre concession de la part de la France.

AMERIQUE

LETRE D'ADIEU DE DOM PEDRO

(Dépêche particulière au Canada)

WASHINGTON, 16 juillet.—Un document vient d'être livré au monde, sous la signature de celui qui fut autrefois empereur du Brésil. Ce document est digne de l'attention profonde du peuple de cette république. Ce document peut être difficilement appelé une lettre d'adieu, car elle n'a nullement besoin d'être défendue. Comme le Souverain du Brésil, il a doté son peuple d'institutions aussi démocratiques que les circonstances le lui ont permis, tout en portant une réforme; quoiqu'il soit obligé de quitter le pouvoir, sa retraite fut pacifique et noble.

Le message fait voir, qu'aucune personne n'eût jamais pensé autrement, que Dom Pedro voulait la prospérité et le bonheur du Brésil et que toutes ses vues de gouvernement étaient empreintes du plus pur libéralisme. Ce n'est pas seulement dans ses discours qu'il fait voir l'amour qu'il portait à son peuple, mais aussi dans le profond respect qu'il éprouvait d'être forcé de vivre loin de la patrie commune, pour obéir à une nécessité politique.

Pour être, après sa mort, sera-t-il permis à ses successeurs de révoquer parmi eux ce qu'il avait gouverné si fidèlement. En Amérique, il n'y a plus de place, et c'est inutile pour un roi de se présenter comme chef d'un peuple, le Brésil est devenu une république, le chef de la nation, mais Dom Pedro était le plus idéal des monarches, qui ne se soit jamais séparé d'un trône.

EDISON GAGNE SON PROCES

(Dépêche télégraphique spéciale au Canada)

New-York, 16 juillet.—Le juge Wallace a donné sa décision hier dans le fameux procès, intenté par Edison à la United States Electric Light Company. En conséquence, Thomas E. Edison est déclaré l'inventeur de la lampe incandescente.

Dans ce cas, le juge s'est prononcé comme la majorité des électriciens et des savants l'avaient fait, il y a déjà longtemps. En décembre, 1879, M. Edison exposa sa lampe à incandescence au Grand Palais et démontra au public qu'il était le seul qui ait résolu le problème de la division multiple de la lumière électrique. Dans un autre appel, inventé pour séculariser par l'électricité, la lumière produite forme un corps compact, qui s'éleve à une haute température par suite du passage du courant électrique. La lampe d'Edison se compose d'un fil d'amiant de carbone, plié en forme de S, et placé dans un globe, dont l'air a été retiré en partie.

Après l'Exposition Universelle qui eut lieu à Paris en 1878, l'intérêt se concentra davantage sur les découvertes et les applications pratiques de l'électricité. Durant la même année, plusieurs usages de Paris furent éclairés par l'électricité, au moyen de lampes fabriquées par Jablochkoff. Ce fut au mois d'octobre de la même année, qu'Edison demanda un brevet pour son invention.

L'EXPRESSION DE MONTREAL

8.00 A.M. L'EXPRESS DE MONTREAL rapide arrive à Ottawa et le C. O. se relie à la jonction de l'Ottawa avec les trains de Grand Tronc pour l'Ouest, et à Montréal avec tous les trains pour l'Est, et le sud. Arrive à Montréal à 11.35.

5.00 P.M. L'EXPRESS DE MONTREAL rapide arrive à Ottawa et le C. O. se relie à la jonction de l'Ottawa avec les trains de Grand Tronc pour l'Ouest, et à Montréal avec tous les trains pour l'Est, et le sud. Arrive à Montréal à 11.35.

2.40 P.M. L'EXPRESS DE BOSTON arrive à Ottawa et le C. O. se relie à la jonction de l'Ottawa avec les trains de Grand Tronc pour l'Ouest, et à Montréal avec tous les trains pour l'Est, et le sud. Arrive à Montréal à 11.35.

11.35 L'EXPRESS DE BOSTON et New-York et de tous les points intermédiaires. Arrêt à toutes les stations entre Rouens Point et Ottawa. Laisse Boston à 7.00 P.M. et New York à 7.00 P.M.

12.30 L'Express rapide de Montréal, Port Land, Québec et Dalhousie. Train laisse Montréal à 9 A.M., n'arrive qu'à Québec à 12.30, se reliant aux trains venant des stations sur le Grand Tronc.

9.45 P.M. L'Express rapide de Montréal, N.B., tous les points sur l'Intercolonial et le Sud. Laisse Montréal à 6.15 P.M. à l'arrivée de l'Express d'Halifax et arrive à toutes les stations.

Pour toutes informations s'adresser à l'Agent Local pour la vente des Billets, au coin des rues Sparks et Elgin.

E. J. CHAMBERLAIN, C. J. SMITH, Surintendant-Général, Agent Général, Ottawa, 29 Juin, 1890. des Passagers.

HOSE 50 PIEDS \$8.00

HOSE 50 PIEDS \$8.50

HOSE 50 PIEDS \$10.00

Y compris les Accouplements et l'Arrosoir.

Puisard à Glace, etc.

E. G. Laverdure & CIE.

69 & 75 RUE WILLIAM.

P.S.—Glacieres.

NEVILLE

97 RUE RIDEAU.

Ce Magasin de

VINS

LIQUEURS

SI BIEN CONNU

Et Réouvert

Prix sans concurrence possible

NEVILLE & CO,

97 Rue Rideau.

SUCRE

5 CTS.

Nous offrons actuellement au public et nous servons à nos clients un vrai bon sucre à 5 cents la livre, c'est-à-dire à ceux qui achètent une livre de notre célèbre thé.

Spécial à ce mois : une petite consignment de thé de 25 cents.

ADRESSEZ-VOUS

PHOTOGRAPHIE D'ELITE

Voyez les Prix

GRANDS PORTRAITS

NOS CRAYONS

117 Rue Sparks.

(A côté de Ormes)

Un Grand Assortiment de

Jolies Malles

Sacs de Voyage.

Rappelez vous que notre

VENTE A RABAIS

Bottines

Souliers.

Continuez encore.

R. MASSON

102 Rue Sparks.

MAISON DE

THE IMPERIAL.

Thés Nouveaux,

Recettes de Mai,

Justement Arrive.

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

5 livres de Thé du Japon \$1.00.

3 livres à 40 cents pour - - 1.00.

Un Succès.

Je vends la célèbre eau de la SOUPE CALÉDONIA, en différentes quantités au gallon ou au quart, aux prix les plus bas. Nous livrons cette eau à domicile.

Roulez là.

John Casey,

CHARGÉ D'AFFAIRES

HOSE 50 PIEDS \$8.00

HOSE 50 PIEDS \$8.50

HOSE 50 PIEDS \$10.00

Y compris les Accouplements et l'Arrosoir.

Puisard à Glace, etc.

E. G. Laverdure & CIE.

69 & 75 RUE WILLIAM.

P.S.—Glacieres.

NEVILLE

97 RUE RIDEAU.

Ce Magasin de

VINS

LIQUEURS

SI BIEN CONNU

Et Réouvert

Prix sans concurrence possible

NEVILLE & CO,

97 Rue Rideau.

SUCRE

5 CTS.

Nous offrons actuellement au public et nous servons à nos clients un vrai bon sucre à 5 cents la livre, c'est-à-dire à ceux qui achètent une livre de notre célèbre thé.

Spécial à ce mois : une petite consignment de thé de 25 cents.

ADRESSEZ-VOUS

PHOTOGRAPHIE D'ELITE

Voyez les Prix

GRANDS PORTRAITS

NOS CRAYONS

117 Rue Sparks.

(A côté de Ormes)

Un Grand Assortiment de

Jolies Malles

Sacs de Voyage.

Rappelez vous que notre

VENTE A RABAIS

Bottines

Souliers.

Continuez encore.

R. MASSON

102 Rue Sparks.

MAISON DE

THE IMPERIAL.

Thés Nouveaux,

Recettes de Mai,

Justement Arrive.

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

5 livres de Thé du Japon \$1.00.

3 livres à 40 cents pour - - 1.00.

Un Succès.

Je vends la célèbre eau de la SOUPE CALÉDONIA, en différentes quantités au gallon ou au quart, aux prix les plus bas. Nous livrons cette eau à domicile.

Roulez là.

John Casey,

CHARGÉ D'AFFAIRES

THE PRESS

(NEW-YORK)

POUR 1891.

Quotidien, Dimanche, Hebdomadaire, 4 pages, 1 cent. 20 pages à 10 c. 4 à 10 pages, 1 cent.

L'Energique Organe Republicain de Metropolis.

UN JOURNAL POUR LES MASSES.

FONDÉ LE 1ER DECEMBRE 1887.

Circulation de plus de 100,000 PAR JOUR.

Le N. Y. Press n'est l'organe d'aucune faction; ne tire aucune fielle et n'a aucune vengeance à assouvir.

Le plus Remarquable Succès Journalistique de New-York.

Le Press est un JOURNAL NATIONAL.

Les nouvelles banales, les sensations vulgaires et la blague n'ont pas d'aile dans le Press.

Le Press a la plus brillante page éditoriale. Tout y est vivide.

Le SUNDAY Press est un magnifique journal de vingt pages touchant à tous les sujets du jour de quelque intérêt.

Le Press hebdomadaire, contient toutes les matières les plus importantes parues dans les deux éditions quotidiennes et est le plus complet.

Pour ceux qui ne peuvent recevoir l'éditorial QUOTIDIEN, l'éditorial HEBDOMADAIRE le remplace admirablement.

Comme Journal Annonce

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

EPOUSE OU MERE
QUATRIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE

—Écoutez, meunier; vous êtes un vieux brave et vous me plaisez. Touchez là, je vous le permets, parce que vous avez du calme, vous, sacrebleu! et que votre vin blanc et votre eau-de-vie sont de bonne qualité. Fournant je préfère encore l'absinthe. Tachez d'en avoir quand je reviendrai.

—C'est entendu, mon officier. —Bon! hono! c'est encore un mot en usage chez les Bédouins. Maintenant regardez-moi bien en face: Vous voyez que je porte le même uniforme, les mêmes insignes que le lieutenant Robert; nous sommes camarades, là, tout ce qu'il y a de plus, car nous sommes en disce et bien qu'il ait constamment passé sur mon dos pour l'avancement, pour la croix et pour tout. Donc, quand on tient un mauvais propos sur son compte, sur le votre même, il faut que je sois en mesure d'y répondre carrément, n'est-ce pas?

—Seigneur mon Dieu! bonnes gens! balbutia le père Delphin, que peut-on dire au sujet d'un pauvre meunier qui n'a jamais fait de mal à personne?

—Vous savez: ils sont si méchants ces gens de la campagne! N'y en a-t-il pas qui prétendent que le lieutenant Robert pourrait bien être de votre famille?

—Lui! allons donc! Comment cela?

—Votre fille, l'idiot, la paralytique, qui est la-bas au coin de la cheminée, n'a pas toujours été dans cet état.

—Oh! que non pas, bonnes gens!

—Elle a été dans son temps jeune et gentille, aussi bien que la petite qui tout à l'heure me disait mackach à moi le lieutenant Sauvageol.

—Eh bien! ensuite, mon officier?

—Ensuite, il y en a, parmi les habitués du café, qui racontent que, quand votre fille était en service au château de la Roche-d'Eon, il a pu s'y passer des choses que ce pauvre diable de Bouginier a ignorées pendant qu'il s'en allait en guerre, comme Malbroch, mironton, mironton, mironnette.

—Le vieux meunier fit un violent soubresaut et attachait alternativement sur son interlocuteur et sur la malheureuse Lucienne des yeux effarés:

—C'est impossible, s'écria-t-il, mon lieutenant, c'est impossible!

—C'est ce que j'ai d'abord répondu moi-même à ces gens-là, reprit Sauvageol, et d'une façon... ah! vous ne me connaissez pas encore, allez! brave meunier; mais, baste! lis ont eu l'audace de persister dans leurs dires, les yeux! ils ont osé soutenir devant moi qu'une faute avait été commise, pour laquelle on l'avait rayé des cadres et mise à la porte. Suivant eux, le fruit de cette faute ne serait autre que mon camarade Robert. Vous comprenez maintenant le sujet de ma visite. Je viens vous demander les moyens de contondre les mauvaises langues; c'est à Sauvageol qu'on aura affaire.

—O mon Dieu! mon Dieu! s'écria le pauvre meunier abasourdi et se couvrant le visage de ses deux mains, ma fille Lucienne! c'est ainsi qu'on parle d'elle! Et il faut que ce soit un étranger qui vienne dans le pays pour me l'apprendre!

—A ce moment, le lieutenant Sauvageol, malgré tout son aplomb, ne put réprimer un tressaillement; car en promenant machinalement ses yeux autour de lui, il venait d'apercevoir sur le seuil de la porte du moulin le lieutenant Robert en personne. Celui-ci se tenait là depuis quelques instants muet et immobile, désireux de juger par lui-même jusqu'où Sauvageol pousserait l'impertinence de sa langue. Se voyant découvert, il s'avança, et tendit une main au meunier, pendant qu'il affectait de tenir l'autre dans sa poche, en attachant sur le doyen des lieutenants un regard plein de froideur et de dédain.

—Père Delphin, s'écria-t-il, je ne sais s'il me sera jamais permis de vous prouver que votre fille n'a pas commis la faute dont on l'accuse; mais, sur mon honneur de soldat, je vous atteste son innocence.

—En tout cas, balbutia Sauvageol interdit, vous vendrez bien mon cher camarade, reconnaissant que ce n'est pas moi qui ai inventé tout cela. Bigre! j'en suis incapable.

—C'est possible, reprit Robert; il y a eu de tout temps et il y a en tout pays des méchantes gens qui se plaisent à colporter de mauvais propos et d'injurieuses calomnies; mais quand on s'en fait l'écho on s'en rend le complice, entendez-vous, mon Sauvageol?

—Le complice! moi qui venais ici pour vous avertir en bon camarade de ce qui se passait, pour vous offrir mon assistance, voilà comme vous me récompensez! Vous aussi vous me dites mackach!

—Pour toute réponse, Robert se contenta de hausser les épaules; puis avec un accent qui n'admettait pas de réplique:

—Monsieur Sauvageol! s'écria-t-il, si vous m'en croyez, vous vous contenterez pour aujourd'hui d'avoir empoisonné le repos d'une honnête famille, et, en sortant du moulin, vous aurez bien soin d'oublier le chemin qui y ramène.

—En même temps, il désignait à son interlocuteur, d'un geste presque courtis, mais inexorable, la porte restée entrouverte.

—Sauvageol, un moment indécis, se leva en reniflant, et, cherchant encore à faire bonne contenance, il murmura:

—Pourtant, s'il me plaisait, à moi, de revenir ici?

—Alors, reprit Robert, toujours froidement poli et incisif, vous me donneriez le très vif regret de vous reconduire moi-même.

—C'est bon! c'est bon! reprit Sauvageol, je vois que vous m'en voulez, vous aussi, pour avoir cherché à vous rendre service. Desormais je renonce à obliger personne, car je ne rencontre partout que des ingrats. Bonjour et bonsoir!

—Puis, parvenu sur le seuil de la porte, le doyen des lieutenants se retourna tout à coup:

—A propos, s'écria-t-il, j'oubliais, en m'en allant, de vous annoncer une nouvelle que je crois de nature à vous intéresser chouia, chouia, mon cher camarade, une nouvelle que j'ai apprise tout à l'heure au café du bourg voisin en buvant mon absinthe. C'est dans trois jours que M. le vicomte Gaston de Montmagny épouse la sœur de ce bon Chalaudray; les lettres d'invitation sont parties, et l'on vient de commander les violons pour la noce.

—Ayant ainsi parlé, le lieutenant Sauvageol s'éloigna. A la façon des Parthes, il venait de lancer sa dernière flèche, et ce n'était ni la moins acérée ni la moins sûre.

FIN DE LA QUATRIEME SERIE.

LA DIANE DE L'AMOUR

MYSTERIEUSE.

CINQUIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE.

LE SAUVETEUR

Quelle qu'attendue que put être pour Robert la nouvelle du mariage de mademoiselle de Chalaudray, il en éprouva une impression bien cruelle, plus cruelle même qu'il ne l'aurait pensée, et il résolut en conséquence de ne pas prolonger davantage son séjour au moulin.

Après mûres réflexions, il lui sembla que le meilleur parti à prendre était de partir pour Paris là, il comptait aller trouver le maréchal Bugeaud, qui, on s'en souvient peut-être, lui avait témoigné tant d'intérêt, à la fin de son séjour en Afrique. Par sa haute position, son crédit, le maréchal pouvait seul l'aider à mettre à exécution un projet qu'il n'avait cessé de marier dans sa pensée depuis qu'il était de retour au moulin, et d'où dépendait dorénavant tout son avenir.

Voici quel était ce projet. Après tout ce qui s'était passé au château de la Roche-d'Eon, Robert avait compris que tout lui faisait un devoir de quitter la France. Le repos de madame de Sauves, celui même de son mari, étaient à ce prix; et, il faut bien le dire, Robert s'était affermi encore davantage dans sa résolution en pensant que cette Claire, qu'il aimait tant sans oser presque se l'avouer à lui-même, allait devenir la femme de Gaston de Montmagny.

Reconnaissant qu'il lui serait impossible de retourner en Algérie par voie de permutation, quand bien même, ce qu'il ignorait encore, il obtiendrait pour cela l'assentiment de son colonel, il s'était arrêté à une combinaison qui devait l'éloigner à tout jamais, suivant toutes les apparences, de cette terre de France, où il avait été successivement si heureux et si malheureux.

On forma alors, au ministère de la marine, des escadrons de l'Asie destinés à la

défense de notre drapeau et de nos intérêts sur ces plages lointaines et inhospitalières. Sans doute, grâce à l'appui de son ancien général en chef, il pouvait espérer d'être désigné par le ministre de la guerre au ministre de la marine pour aller remplir un emploi de son grade dans ce nouveau corps au Sénégal; une fois rendu dans ce poste périlleux et probablement peu recherché, il y continuerait son métier de soldat. Il serait oublié et il chercherait à oublier lui-même.

Après avoir arrêté son plan à cet égard, bien persuadé qu'il ne pouvait compter pour le mettre à exécution sur l'approbation de ses hôtes, il se détermina à leur en faire mystère jusqu'au moment où tous les obstacles qu'il prévoyait auraient pu être aplanis. La seule personne vis-à-vis de laquelle il se jugea dans l'obligation d'adopter un tout autre système était sa mère. Pouvait-il songer à quitter la France, l'Europe même où il ne revenait peut-être jamais, sans chercher à embrasser encore une fois cette mère qui s'était révélée à lui avec tant de tendresse et de dévouement.

Il ignorait alors malheureusement ce qui s'était passé entre madame de Sauves et son mari à la suite de son départ du château, et la fatale nécessité dans laquelle la duchesse s'était trouvée de prendre l'engagement si pénible pour une mère de ne plus revoir son fils.

Il prépara en conséquence une lettre pour madame de Sauves, dans laquelle il lui faisait part de tous ses projets, et sollicitait d'elle une dernière entrevue avant son départ. Bien plus, en prévision des difficultés de toute espèce que la réalisation d'un pareil vœu présentait nécessairement, il lui donnait quelques indications destinées à rendre la chose trop aisément praticable, en lui laissant tout ce qu'il lui fallait de renseignements pratiques, en lui indiquant les personnes auxquelles il devait s'adresser pour obtenir les renseignements nécessaires.

—Maintenant il ne s'agissait plus que de faire tenir sûrement cette lettre entre les mains de la destinataire, et l'on a déjà vu sur qui le lieutenant Robert avait compté pour cela. Le lendemain donc de la visite de Sauvageol au moulin, après une nuit passée presque entièrement sans sommeil, sous l'influence des pénibles préoccupations, Robert entra dans la salle basse, où il pensait trouver Lucienne seule.

—Le père Delphin Richard était alors à son travail et Bouginier se disposait lui-même à sortir pour se rendre au bourg voisin. Cependant, en voyant le jeune officier, qui, après lui avoir serré la main comme de coutume, s'approchait de Lucienne, le maréchal des logis revint sur ses pas, et avec une intention marquée laissa tomber ces mots:

—Hum! fillette! attention au commandement! La consigne est d'être sage pendant que nous ne serons pas là, ni le grand-père ni moi. Je me flatte que, tout en veillant à la mère, tu avertiras ton ouvrage, là, militairement, au grand trot.

—Pourquoi donc que vous me dites ça, père? répondit la jeune fille.

—Ah! dame! reprit le sous-officier en clignant de l'œil, quand on laisse une fille jeune en compagnie d'un lieutenant, d'un lieutenant de hussards surtout, faut l'avertir. Dans le service, moi, j'avertis toujours mes inférieurs avant de partir.

—Vous défiez-vous de moi, par hasard? s'écria Robert; alors Bouginier, il faut enlever votre fille.

—Me défiez de vous, mon lieutenant? Moi, le maréchal des logis Bouginier, qui vous aime tant! C'est pas possible cela; mais le monde est si méchant!

—Le monde! vous voulez dire le lieutenant Sauvageol; mais il me semble que votre fille ne reste pas seule avec moi, puisque sa mère est là.

—C'est vrai, mon lieutenant; mais la pauvre Lucienne c'est comme si elle n'y était pas.

—Je le sais, mais je ne puis m'empêcher, mon cher Bouginier, de vous faire observer qu'il en a été toujours ainsi depuis que vous m'avez offert l'hospitalité au moulin de votre beau-père. Aujourd'hui, d'après vos paroles, je connais que vous n'avez plus en moi la même confiance que par le passé, et je ne vous cache pas que cela m'affige.

—Pardonnez-moi, mon lieutenant! je n'ai pas la tête à moi ce matin. Vous savez; on a quelques fois des distractions dans la cavalerie, et il n'y a pas de bon cheval qui ne bronche. Cela ne m'arrive plus, non de nom! Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

—Voilà ma main, mon bon et brave camarade.

(A continuer)

Bryson, Graham & Cie.

COLOSSALE VENTE SEMI-ANNUELLE.

SURPLUS MARCHANDISES d'ETE.

Tous les jours une foule nouvelle, de nouveaux visiteurs se pressent dans nos magasins. On vient de très loin. L'argent que l'on économise dédommage le temps que l'on perd. Et remarquez que ce n'est pas le bon marché qui attire nos nombreux clients, mais la bonne qualité de nos marchandises. Nous avons baissé nos prix sur nos marchandises de robes assez bas pour attirer l'attention publique. Tout notre immense assortiment offre de grands avantages. Nous voulons par nos ventes à bon marché vider nos différents rayons.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

GRANDE VENTE DE COUPONS

John Murphy & Cie.

- Coupons de Serges. Coupons d'Indiennes. Coupons de Sat nets. Coupons de Gingham. Coupons de Chambrays. Coupons de Cachemires. Coupons de Voil s de Nonnes. Coupons d'Étoffes pour Robes Cor-dees. Coupons d'Étoffes pour Robes a Dessins. Coupons d'Étoffes pour Robes de Fantaisie. Coupons de Dentelles. Coupons de Broderies. Coupons de Rubans.

JAMAIS COUPONS N'ONT ETE VENDUS A PAREILS PRIX.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks, Ottawa,

P.S.—Ne Manquez pas cette Grande Vente de Coupons, c'est de l'argent dans votre poche.

J. M. & Cie.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX

THE GUTTA PERCHA & RUBBER MFG CO OF TORONTO

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, etc.

MUNN & CO SCIENTIFIC AMERICAN PATENTS

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCES

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

Warner's Safe Cure Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

PARFUMS ESS-ORIZA SOLIDIFIÉS

Le Goudron GUYOT

MANQUE DE FORCES ANEMIE CHLOROSE LE FER BRAVAIS

Publie

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien

Un An en Ville...

Un An par la Poste

12eme. ANNEE

LETTRE DE

LA PRESSE CON... Depuis quelque temps ménaux royalistes, l'iques, aux conservat à une action décidée On a créé des comités des banquets, on a discours retentissantes séances solennelles Congres. Partout l' prodigieux, surtout particulier l'important le rôle prépondérant dans les luttes à sou site de fortifier, de organes de la presse première puissance de l'instrument par ex démocratie moderne ces considérations n'o à leur place que dans quet de la presse mo catholique de Paris et ments, où M le comte ville a fait entendre aussi vibrantes qu'un clairon.

J'applaudis vivement tations pressantes, à c appels; mais voilà bie que je recueille, da banquets, dans les m sous le patronage des tes, les mêmes reco les mêmes vœux, que hélas! aucune orga que, aucune transform progrès! Un se réunit toaste, on rédige de festes, et tout contin le passé!

Cependant, on a bi singular la puissance tr la presse et de consei liques et aux conservat ter cet instrument fo service de leurs idées croyances. Plus on écoles, plus on général tion, et plus c'est un de der les intelligences connaissances humain importe de les disputer a subversives et aux prop moralisatrices.

Mais que fait on pour avoir le courage de le presque rien. Tous les partis, tous républicains, radicaux, révolutionnaires, ont puissants et exerçant un désastreux sur l'opinion. Seuls, les royalistes et ceux n'en ont pas. L aussi bien à Paris que de parlements, est la plus moins répandue, la moi de toutes. Est ce vrai

Quand vous entendez journal à grand tirage, que une action considé pour certain qu'il n'a aux idées monarchiqu croyances catholiques de cette nuance végété ment, ne faisant pas leu la plupart et n'exerçant aucun action decisive. C'est un fait. On pe on ne peut pas le nier l'étatir d'anciens par o et de documents indis c. C'est pas cependant lent, l'habileté, le dévoue ment défaut aux écrivai liques et monarchistes. tout autant que leurs ad souvent davantage Co manque, c'est l'organisa l'outillage, ce sont les alors que, au contraire, ces ne devraient être ni leurs plus abondantes. L'ennemi chef du bur Statistique au ministè res, M. de Foville, év milliards le chiffre leurs mobilières de possédées pas les Fr regard de 10 milliards terre, de 40 milliards à bâtie et de 10 milliards meubles proprement dit total d'environ 200 milliar l'exagéré de croire ce chistes, catholiques et teurs possèdent sinon certainement plus de tier 200 milliards? — Eh bi sacrifice proportionnel à capital font il en faveur c'est à-dire en faveur de